

Elle prit l'anneau sans hésiter et elle le passa à son doigt en balbutiant :

— Je vous ai donné mon cœur, et je jure de n'être jamais qu'à vous.

Olivier, enivré, entouré de son bras gauche la taille ronde et souple de la jeune fille, et, l'attirant à lui lentement, il appuya ses lèvres sur son front.

Ce baiser fut le premier ; il fut aussi le seul...

Et voilà de quelle façon Olivier Le Vaillant et Dinorah de Kerven se dirent qu'ils s'aimaient, et se fiancèrent l'un à l'autre.

Connaissez-vous de plus chastes amours, en connaissez-vous de plus charmante ? Dieu ne dut-il pas sourire à ces naïves et pures tendresses, et, du haut du ciel, les bénir ?

Hélas ! en ce moment, Dieu ne regardait pas !

Le lendemain, Olivier quittait Saint-Nazaire pour retourner au Havre par la ligne la plus directe et de la façon la plus rapide, c'est-à-dire en suivant les routes royales, en prenant des chevaux de poste, et en courant à franc étrier de relais en relais.

Il était si pressé d'arriver qu'il ne sentait même pas la fatigue écrasante de ce mode de locomotion.

Ses dernières paroles à Dinorah avaient été celles-ci :

— Je ne dépens pas de moi seul, mais entre nous et le bonheur aucun obstacle ne peut s'élever. Aimez-moi, attendez-moi, et ayez confiance.....

A ceci, Mlle de Kerven avait répondu :

— Je vous aime, j'ai confiance, et je vous attendrai.....

Olivier ne doutait pas un instant du consentement de son père, et, selon toute apparence, il avait raison de ne pas douter. Philippe Le Vaillant n'était point un de ces hommes qui décorent leur égoïsme et leur soif de domination du nom si beau, mais si menteur, d'amour paternel. Il n'appartenait pas à cette classe de tyrans domestiques qui prétendent arranger à leur guise l'avenir de leurs enfants, et n'admettent en aucune façon la possibilité d'un bonheur dont ils n'ont pas eux-mêmes tracé le programme..... classe malheureusement trop commune et qui se perpétue éternellement, car c'est à elle qu'ont été et que seront toujours réservées l'estime et l'admiration du monde, qui ne juge que sur les apparences et qui décerne sans conteste des brevets d'exemplaire paternité à quiconque s'écrie : Je suis un bon père, car je veille avec une inflexible tendresse et une rigidité salutaire sur le bonheur et sur l'avenir de mes enfants !

D'ailleurs, quelle raison valable Philippe Le Vaillant pourrait-il opposer au mariage de son fils et de Dinorah ?

N'avait-il pas lui-même donné l'exemple d'un choix complètement désintéressé lorsque, déjà millionnaire, il avait épousé la mère d'Olivier, fille bonne et charmante, nous le savons, mais sans fortune ?

Mlle de Kerven n'était pas plus pauvre maintenant que ne l'était jadis Mlle Valin. Elle apportait en dot, non-seulement sa beauté radieuse et son âme angélique, mais encore sa noblesse et l'illustration de sa race. Or, au siècle dernier, ceci devait être compté pour beaucoup.

Enfin, et comme suprême argument, Olivier se proposait de dire à son père :

— Je l'aime, et je ne puis vivre sans elle En me donnant Dinorah, vous me donnerez une seconde fois la vie.....

Olivier savait bien que la réponse du vieillard serait celle-ci :

— Prends-là puisqu'en elle est ton bonheur..... Puisque tu l'aimes, je l'aimerai.....

Et, dans ce rêve enchanté, il voyait déjà son père ouvrant ses bras et son cœur à la blonde enfant et la nommant sa fille chérie.....

Aussi pour arriver plus vite à la réalisation de ce rêve, il fouettait à tour de bras les malheureux bidets de poste, qui ne partageaient point son amoureuse impatience, et il enfonçait les molettes de ses éperons dans leurs flancs ensanglantés.

Le cinquième jour après son départ de Saint-Nazaire, il arrêtait son cheval tout blanc d'é-

cume devant la grille de la maison d'Ingouville, et, jetant la bride au postillon qui l'accompagnait, et qui ne se soutenait pas d'avoir jamais galopé si vite, il traversa les jardins et s'élança comme un tourbillon dans le vestibule.

Zéphir Coquin, le vieux domestique que nous connaissons déjà, faillit tomber à la renverse, d'étonnement et de joie, en apercevant son jeune maître.

— Monsieur..... monsieur cria-t-il en courant vers l'escalier de toute la vitesse de ses jambes un peu chancelantes, voici M. Olivier.

Une porte s'ouvrit. Philippe Le Vaillant, pâle d'émotion, tendit ses bras à son fils qui s'y précipita.

— Mon enfant..... mon cher enfant..... balbutiait-il, te voilà donc enfin ! Oh ! que je suis heureux de te voir et de t'embrasser..... Depuis ton départ je ne sentais plus mon cœur, tu l'avais emporté.....

— Mon père, répondit Olivier, je connais quelqu'un que notre union rend plus heureux que vous..... c'est moi.....

Après les premiers épanchements, Olivier quitta le vieillard pour aller changer de costume, le sien était dans le plus déplorable état et couvert tout à la fois de poussière et de boue.

— Dans une heure j'aurai parlé,..... murmurait le jeune homme en achevant rapidement sa toilette ; dans une heure mon père m'aura répondu : *Sois heureux !*

Il alla rejoindre Philippe Le Vaillant.

— Mon enfant, lui dit ce dernier, avant de te questionner sur les détails de ton voyage, avant d'écouter tes récits qui me feront passer de si douces heures, il faut que je t'apprenne une grande nouvelle.....

— Heureuse, je l'espère ?

— Heureuse et triste à la fois..... Je vais te montrer d'abord de bien douloureuses blessures, mais je crois les avoir guéries.....

— Je vous écoute avec un intérêt dont vous ne doutez pas.

— Tu m'as entendu parler bien souvent de don José Rovero ?

— Votre meilleur ami ! celui qui, dans une crise terrible, vous a si généreusement et si spontanément sauvé !..... Ne vous souvenez-vous pas que, dans les prières de mon enfance, je demandais chaque soir au bon Dieu de veiller sur don José Rovero en même temps que sur vous, et de le protéger comme il vous protégeait vous-même ?

— Eh bien, cher Olivier, ces prières touchantes de ta voix enfantine, Dieu ne les a pas écoutées !

— Don José est malheureux ! s'écria Olivier.

— Oui.

— Mais nous lui viendrons en aide par tous les moyens, n'est-ce pas, mon père ? Nous ferons pour lui ce qu'il a fait jadis pour vous ! nous le sauverons !.....

Philippe Le Vaillant saisit la main de son fils et la serra.

Puis il reprit :

— Don José m'a écrit..... voici sa lettre.....

Et il lut tout haut les pages touchantes qui jouent dans notre récit un rôle important.

En entendant ces pages, Olivier, à plus d'une reprise, dut essuyer ses yeux mouillés de larmes.

— Mon père, demanda-t-il vivement lorsque Philippe eut achevé, qu'avez-vous répondu ?

— Ceci.....

Et, de même qu'il avait lu la lettre de don José, l'armateur lus sa courte réponse.

Cette réponse, on s'en souvient, se terminait par ces mots :

—..... *Mon ami, mon frère, je te demande pour mon fils Olivier la main de ta fille Annunziata.....*

Le malheureux Olivier reçut ces dernières paroles en plein cœur, comme un coup de foudre.

Il pâlit, chancela, et, pour ne pas tomber, il fut obligé de s'appuyer au dossier du fauteuil près duquel il était debout.

Philippe attribua cette émotion violente et visible à la surprise bien naturelle que devait éprouver un fils en apprenant à l'improviste qu'il était fiancé, et fiancé irrévocablement, car un homme d'honneur ne pouvait éluder sans honte, et presque sans crime, un engagement pris d'une façon à ce point solennelle, vis-à-vis

d'un père mourant et d'une enfant orpheline.

Cependant, comme la pâleur d'Olivier ne diminuait pas, Philippe lui demanda avec trouble :

— Ai-je bien agi, mon fils, en disposant ainsi de toi ? Ai-je fait mon devoir ?

— Vous avez fait votre devoir..... répondit le jeune homme sans hésiter, et vous avez bien gi.....

Nos lecteurs connaissent maintenant le motif de l'habituelle mélancolie d'Olivier, et comprennent pourquoi ses réponses étaient évasives lorsque son père l'interrogeait au sujet de sa tristesse.

XXXVI

MORTE ET VIVANTE

A partir du jour où la lettre datée de Saint-Nazaire et portant la signature d'Annunziata était parvenue à Philippe Le Vaillant, l'armateur avait vécu dans une agitation continuelle.

Cette lettre annonçait le prochain départ de la jeune fille sur un bâtiment chargé de sel et venait du Croisic au Havre. Le service des postes était fort mal et fort inexactement fait à cette époque, le petit navire caboteur avait pu marcher aussi vite que le message d'Annunziata, et par conséquent la fille de don José Rovero pouvait arriver d'une heure à l'autre.

Or, pour rien au monde l'armateur n'aurait voulu que l'orpheline à laquelle il s'était juré de servir de père, débarquât sur le quai du Havre comme une pauvre enfant abandonnée, sans trouver quelqu'un pour la recevoir.

L'armateur avait donc pris les mesures nécessaires afin que tout navire venu du Croisic lui fut signalé, soit en rade s'il attendait l'heure de la marée, soit au moment de son passage entre les jetées s'il arrivait tout à point pour profiter de la haute mer.

Dans le premier cas, une chaloupe d'honneur avec six hommes d'équipage se tenait prête à nager à toute vitesse vers le caboteur pour prendre et ramener Annunziata.

Dans la prévision de la seconde éventualité, une voiture stationnait sans cesse auprès du quai de débarquement afin de conduire la jeune fille à la maison d'Ingouville sans une minute de retard.

Ajoutons que Philippe Le Vaillant passait sur la jetée ses journées entières, et que deux domestiques de confiance avaient ordre de se relayer la nuit pour le remplacer au service de vigie.

A suivre

Quand on considère les mérites d'un bon article, il ne manque plus que des preuves comme celles données ci-dessous pour convaincre et dissiper tous les doutes. Constantine, Mich. E. U. A., 16 fév., 1887 : Par suite d'un effort, j'ai souffert pendant trente ans, de douleurs dans le dos ; je passais des semaines entières au lit. Aucun remède ne me soulageait. Il y a huit ans j'achetai l'Huile St Jacob. Après quatorze applications je me trouvai guéri, fort et bien depuis. J'ai fait toute sorte de travaux et puis lever comme jamais. Pas de récidive depuis des années.— D. M. Rearick.

D^{RS} MATHIEU & BERNIER

CHIRURGIENS-DENTISTES

Coin des rues Champ-de-Mars et Bonsecours

Extraction de dents sans douleurs avec les procédés les plus perfectionnés.

J. N. LAPRES

PHOTOGRAPHE

208, RUE SAINT-DENIS, MONTREAL

En-devant de la maison W. Netman & Fils.—Portraits de tous genres, et au prix courant. Téléphone Bell, 7283.